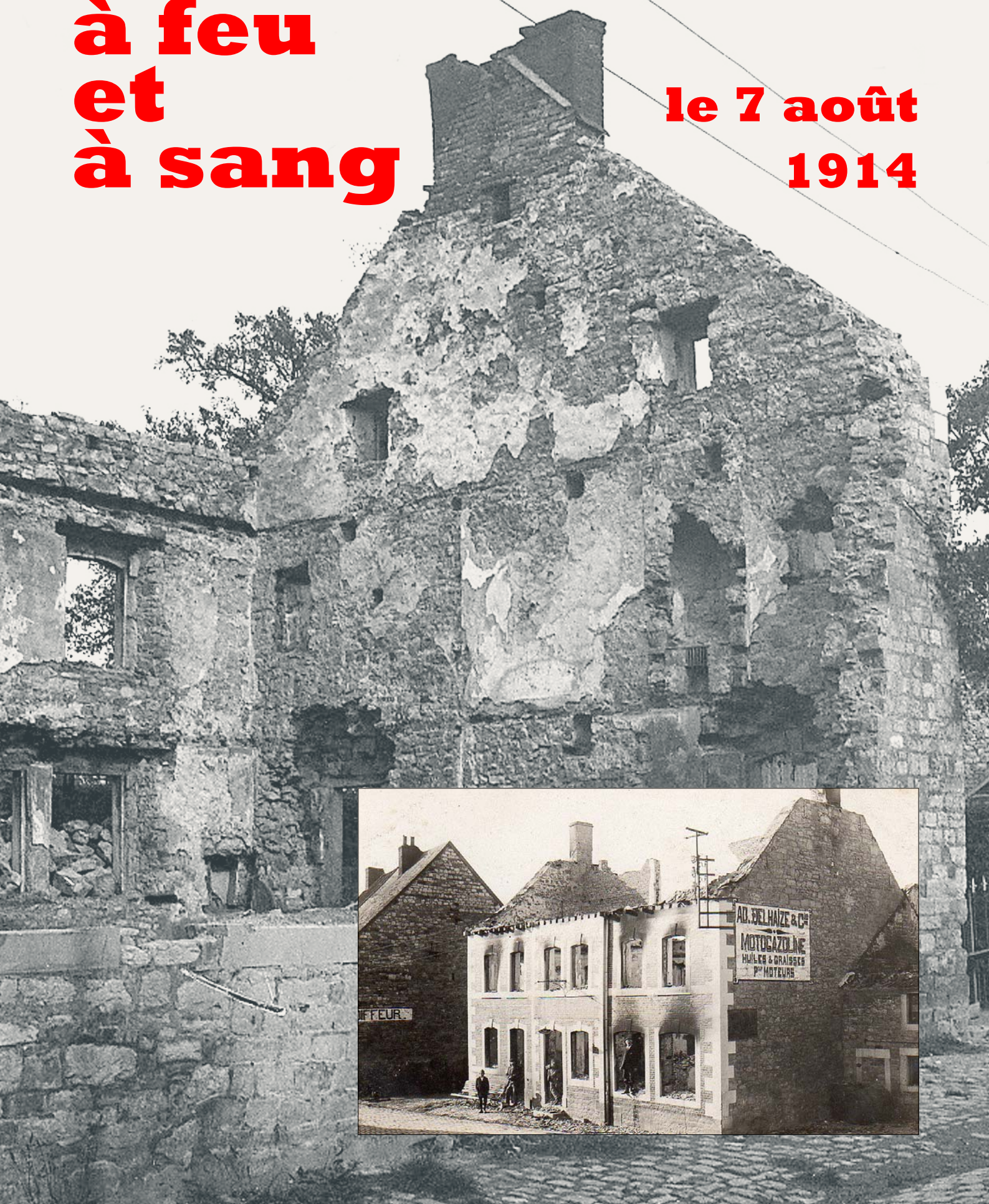


# Louveigné

**à feu  
et  
à sang**

**le 7 août  
1914**





***À Louveigné, le 7 août 1914, le 73<sup>e</sup> RI de l'armée impériale allemande y passa par les armes 28 civils et y détruisit 77 maisons lors des atrocités allemandes commises au début de l'invasion.***

Cette plaquette a été réalisée grâce aux articles rédactionnels parus dans le journal «*Gazette de Liège*» des 5 et 6 mai 1919 par et pour le site [www.eglise-romane-tohogne.be](http://www.eglise-romane-tohogne.be) en novembre 2013.

Les photos inédites publiées en 1<sup>re</sup> de couverture et en pages 7 et 8 proviennent du site [www.unamur.be](http://www.unamur.be).

*Dans la perspective de la commémoration du Centenaire de la Guerre 1914-1918, les Groupements et Associations belges intéressés par la diffusion de cette plaquette peuvent obtenir gracieusement l'autorisation de la reproduire en prenant contact avec le site précité.*

# **Louveigné à feu et à sang le 7 août 1914**

Louveigné! Charmant village, bien connu des touristes.

De tous côtés des grands bois, des coteaux, des vallées.

Une coquette église, une mignonne mairie surplombent seuls les toits d'ardoises. Pas de bruyantes usines. Le paisible laboureur y travaille à l'aise dans les grands champs, sous la calme caresse d'un gai soleil.

Seul, sur la belle route poudreuse, le ronflement des autos passant à toute allure, rompt parfois le silence.

Vous qui aimez les bois, qui aimez la nature, vous qui, par les beaux jours, aimez vous promener, avez-vous traversé le coquet village. Avez-vous vu ce qu'«ils» en ont fait!

Là, tout comme à Visé, la flamme a fait son œuvre. De hauts murs branlants, de grands monceaux de ruines semblent ne rester là que pour maudire, maudire encore, maudire toujours.

## **Le rappel des classes**

C'est la nuit du vendredi 31 juillet, vers 10 h. ½, qu'un lugubre tocsin vint annoncer la guerre. Tout dormait.

Tout à coup, les trois cloches de l'église sonnent à toute volée. Le sonneur, réveillé par le garde champêtre, avait été requis pour sonner le rappel des classes.

Etait-ce la guerre! Grands bruits, grandes rumeurs. Bientôt toute la population louveignétoise est sur le pied, commentant la situation.

Le gendarme LIDEN, sur un side-car réquisitionné, parcourt les villages dépendants de la brigade. Les réservistes doivent rejoindre leur régiment sur le champ.

Le samedi 1<sup>er</sup> août, ce fut un immense défilé de chevaux venus des points les plus éloignés de l'Ardenne. Le dimanche et le lundi, les bêtes à cornes prenaient les chemins d'Ougrée et de Bressoux.

Les pauvres bêtes, tout éperdues, étaient poussées en avant par des femmes et des jeunes filles en pleurs.

Le lundi 3 août, nous dit le curé, je me rendis à Liège. À Stainval, où j'attendais le premier vicinal fort en retard, j'eus la bonne fortune de rencontrer mon distingué paroissien, M. de Terwagne, qui m'offrit une place dans son automobile. À Trooz, je pris l'Est-Ouest qui mit une bonne heure et demie pour arriver place St-Lambert, tant les voies étaient encombrées de bêtes à cornes que l'on conduisait vers Liège. Sur tout le parcours, je rencontrai des soldats belges gardant les voies ferrées et les ponts. La Grand-Place de Grivegnée était couverte d'un détachement d'artillerie. Il régnait en ville une animation extraordinaire. Désireux de me rendre sur les boulevards par la place Saint-Paul, j'en fus empêché par la garde civique qui avait peine à maintenir la foule des gens affolés. Ceux-ci voulaient faire le retrait de leurs fonds à la Banque Nationale. Liège était rempli de soldats de toutes armes, rendant la circulation presque impossible. On disait déjà les Allemands en Belgique, mais la plupart ne croyaient pas à l'invasion de notre territoire.

Si l'on avait su!

## **L'armée allemande à Louveigné**

Dès le lendemain, de grands arbres étaient abattus sur

tous les chemins aboutissant à Louveigné, et mis en travers afin de retarder l'avance de l'ennemi.

Ce fut un va-et-vient continu de gens affolés qui, porteurs d'énormes paquets, cherchaient une sécurité qu'ils croyaient ne pas devoir trouver chez eux.

Le garde champêtre et les cinq gendarmes de la commune étaient partis pour Liège de grand matin.

Des gardes civiques faisaient le service d'ordre. Ils arrêtaient les fugitifs de plus en plus nombreux. Ceux-ci devaient justifier leur passage à Louveigné. C'était un branle-bas général!

Vers midi, une patrouille de lanciers, commandée par un lieutenant arriva. Elle avait pour mission de surveiller les nombreuses voies aboutissant à Louveigné. Aussitôt, ils furent harcelés par la foule.

– Et que dit-on à Liège?

– Est-il vrai que les Allemands sont en Belgique?

– Où sont-ils?

– Les repousse-t-on?

Les malheureux soldats ne savaient plus où donner de la tête.

Vers deux heures, on vit accourir un ouvrier tout en nage. Il assurait que les Allemands s'avançaient vers Louveigné par la route de Theux.

L'affolement fut indescriptible.

Aussitôt, les lanciers courent aux informations, suivis des regards anxieux de la foule.

Bientôt on les vit revenir à brides abattues et se diriger en hâte vers Beaufays pour annoncer à leurs chefs l'arrivée de l'armée ennemie.

L'ouvrier avait dit vrai! Bientôt, étonnement général. Là-bas, tout là-bas sur la belle route poudreuse, on voyait se dessiner la silhouette d'un uhlán qui s'avancait majestueusement vers la maison communale. Il fut suivi bientôt de quatre, cinq, puis de six, sept autres. Bientôt un régiment entier de casques à pointes, suivi de cavalerie, déboucha sur la place. On était figé. Cela s'était fait si rapidement. On croyait vivre un mauvais rêve.

Etait-ce ainsi que l'on se figurait la guerre? On en verrait bien d'autres encore cependant. Toutes les maisons avaient fermé portes et volets. Elles furent immédiatement prises d'assaut par les soldats qui, l'arme au poing, exigeaient vivres et logement. L'église et la maison communale furent converties en dortoirs. Le colonel Forfouron, un capitaine et un lieutenant avaient pris place au presbytère.

Le curé fut forcé d'aller à la recherche d'écuries et d'abris pour les chevaux. Les journées de mercredi et jeudi cependant, se passèrent dans un calme relatif. Cependant, à la vue de ces troupes belliqueuses et sans cesse menaçantes, un bon nombre d'habitants du centre et de Stainval avaient cru prudent de désertir leur demeure. Les commerçants dont les magasins étaient dépourvus de marchandises, avaient fait disparaître leurs enseignes pour ne pas être en but aux exigences des soldats en quête de victuailles.

Le vendredi 7 août, dans la matinée, un nouveau régi-

ment arriva à Louveigné. Dès 7 heures du matin, plusieurs civils furent pris comme otages et conduits vers le haut du village. C'était le 73<sup>e</sup> de Gibraltar. L'état-major de ce régiment était installé au presbytère et dînait paisiblement quand, vers une heure, un coup de feu se fait entendre. Le capitaine, qui possédait passablement le français, fit sortir le curé Roosbeek, et le prit comme otage, l'assurant qu'à l'arrivée du bourgmestre qu'il avait fait quérir, il serait mis en liberté. Le coup de feu, prétendaient les soldats, était parti de la maison Léonard Charlier. Chose absurde, puisque dès la veille M. et Mlle Charlier l'avaient abandonnée. Immédiatement, les soldats se ruent et bientôt la maison flambait. Et c'est qu'ils riaient ces sauvages!

Ils étaient dans leur élément. Le carnage les grisait.

Un hussard, blessé par le coup de feu et volontairement ou non, avait été tiré par un soldat, fut transporté au presbytère. Les soldats qui le convoaient – fort indifférents d'ailleurs à l'incident – prétendaient qu'il était atteint d'un coup de fusil. Légèrement blessé d'ailleurs, il fut soigné par un médecin militaire.

N'ayant trouvé âme qui vive dans la maison Charlier, les soldats firent sortir quelques hommes de leurs maisons. Les mains liées, tremblants de peur, ils furent acculés au mur de la Justice de Paix.

Un cordon de militaires mit ces malheureux en joue.

Déjà le curé, après leur avoir donné l'absolution et avoir esquissé une bénédiction suprême, détournait la tête pour ne pas les voir tomber sous les balles...

Déjà les malheureux élevaient leur âme vers le Seigneur... Mais il était écrit qu'ils ne devaient pas mourir en cet endroit...

Bientôt, en effet, on les conduisit, les mains levées, vers le village. Voici les noms de ces martyrs qui souffrirent les affres plus atroces que la mort elle-même:

Martin Dethier, 80 ans; François Léonard, 75 ans; Dieudonné Degline; Joseph Sluse; Joseph Thonon; Victor Cornet; Marcel Collette. Au fur et à mesure qu'ils approchaient de la forge, leur nombre croissait. Des soldats, ivres de sang, qui n'avaient plus de l'homme que le nom, entraient dans les maisons, en faisaient sortir les hommes malgré les cris et les supplications des femmes et des enfants. À coups de crosses, ils les forçaient à prendre le chemin de la forge fatale.

Indistinctement, hommes, femmes et jeunes filles étaient poussés dans la prison improvisée. Un officier, un peu plus humain que ses autres compatriotes, parvint, par un stratagème, à faire sortir les femmes et les jeunes filles.

Vers 6 h. ½ du soir, les troupes évacuèrent le village, se dirigeant vers Theux. Le fort de Boncelles donnait et semait la mort dans les rangs serrés des soldats.

À ce moment, quelques soldats, qui se trouvaient encore sur la place de l'Église, se mirent, on ne sait pourquoi, à tirer dans toutes les directions.

Un peloton d'une vingtaine de hussards, longeant 200 mètres plus loin, croyant à une attaque, répondit à leur feu. Aussitôt, la garde des otages chassa ceux-ci à coups de crosse.

Et tandis que plus morts que vifs, ces malheureux fuyaient dans toutes les directions, les soldats qui encombraient les routes, épaulèrent et en abattirent une partie.

Voici les noms de ces malheureux:

Martin Dethier, Joseph Sluse-Steufkels, Joseph Sluse-Lekeu, André Lecart, Lucien Collard, Alfred Adams, Adelin

Bonesire, Victor Cornet, Camille Ancion de Deigné, Joseph Demenil de Deigné, Joseph Delhaes, Marcel Collette, Eugène Grandry, Albert Dejong, Georges Dejong, Joseph Dejong, Joseph Thonon-Dispa, qui, ayant reçu une balle dans la tête, put encore se traîner jusqu'au four à chaux où on le retrouva 15 jours après à l'état de cadavre. Le vieux Lambert Hodchamps, un des rescapés, eut une blessure à la main. D'autres échappèrent aux balles en se sauvant par la route de Deigné. Après avoir passé la nuit, cachés dans les bois et les prairies, ils purent se mettre en sécurité dans leur maison ou dans les bois environnants. Mais la liste des morts ne devait pas encore être close ce jour-là. Le lendemain, en effet (samedi 6 août), des coups de feu firent encore des victimes: Louis Kerf père fut tué au Banneway; Joseph Defaaz, le facteur Armand Martial et sa femme Geneviève Delrez, furent tués tandis qu'ils traiaient les vaches dans leur prairie du Banneway.

Julien Goffinet-Delhaes reçut une balle au pied. Conduit en auto à Esneux, on constata que, faute de soins immédiats, il était atteint de la gangrène. On dut lui faire l'amputation de la jambe. Léon Lempereur eut la main transpercée d'une balle.

Voici la liste des disparus sous les balles allemandes:

Dethier Martin, rentier; Grandry Eugène, de Stainval; Sluse Joseph, menuisier; Sluse Joseph, ouvrier carrier; Sluse Léon, Thonon Joseph, Cornet Victor, facteur des postes; Collette Marcel, coiffeur; Adams Alfred, rentier. Les frères Joseph, Albert et Georges Dejong; Lecart André, ouvrier; Bonesire Adelin, fossoyeur; Joseph Delhaes, boucher; Joseph Delhaes, Defaaz Joseph, cultivateur; Martial Armand, facteur; Delrez Geneviève, sa femme; Kerf Louis, jardinier; Demesnil Joseph, cultivateur; Ancion Camille, négociant; Rosette Joseph (il tomba sous les balles, tandis qu'il fuyait dans les prairies); Ransy Joseph, tué aux forges, tandis que terrorisé, il se cachait derrière les arbres; Lucien Collard, cultivateur; Hélène Dethier, trouvée carbonisée dans sa cave; un inconnu, trouvé le corps percé d'une balle à «sur Forêt»; deux jeunes gens étrangers au village, trouvés sur la voie du vicinal à Louveigné; ajoutons que ces tristes événements hâtèrent la mort de plusieurs vieillards et malades.

Veuille le Dieu de miséricorde et de bonté prendre en considération l'innocence de ces victimes et le deuil de leur famille.

★ ★ ★

Nous extrayons du journal de M. le curé ROOSBEEK les lignes suivantes:

### Mes petites tribulations

Le soir du tristement célèbre vendredi 4 août, l'état-major prussien avait à peine soupé au presbytère que le capitaine me dit: «Venez voir, Monsieur le Curé, comment nous, Allemand, nous savons châtier un village... prenez place dans cette auto.»

Une voiture automobile, en effet, stationnait devant la maison.

Ayant le mieux possible traité ces Messieurs, j'étais loin de penser au mauvais tour qu'ils allaient me jouer. Je voulus prendre place dans la voiture, mais quelle ne fut pas ma surprise quand je me vis forcé de rester sur le marchepied, où un soldat me tenait par la ceinture. Le capitaine n'avait pas menti! Je pus constater avec effroi combien cruellement les Allemands savaient «châtier» un village. Ce ne fut pas sans un vif serrement de cœur que

je vis tout le centre de ma paroisse en feu. Tandis que je traversais le village sur le marchepied de l'auto, les autorités militaires eurent bien soin de me tenir la tête en dehors de la voiture. De tous côtés partaient des coups de feu destinés à briser les vitres et à incendier les maisons. Je ne puis comprendre comment je ne fus pas touché.

En face de la maison Adams, je reçus force coups de poings formidables sur la tête.

Près de la sinistre forge, bon nombre de cadavres gisaient dans la boue. (Une pluie fine n'avait cessé de tomber toute la journée.) Bon enfant, je croyais qu'on allait me donner congé après cette promenade peu sentimentale. Je me trompais singulièrement, car l'auto prit la route de Theux. On voulait me faire passer la nuit dans cette petite ville.

L'auto, qui avait toujours marché lentement, parce que précédée de tout un régiment de fantassins, finit par faire halte à Theux.

On me fit faire connaissance avec la caserne de gendarmerie où je trouvai une vingtaine de soldats ronflant déjà sur tous les tons. Force me fut de coucher au milieu d'eux, sur un peu de paille.

J'étais d'une heure environ dans cette peu plaisante compagnie quand je vis arriver piteusement une vieille connaissance, mon paroissien, le facteur Auguste THONARD. Le pauvre diable se souviendra longtemps de cette fameuse nuit où il fut sans rime ni raison arraché à sa famille. Après un voyage des plus mouvementés, il fut littéralement jeté au mur de la gendarmerie, qu'il put contempler jusqu'au matin, les mains derrière le dos.

Durant cette nuit, je fus l'objet des quolibets de toutes sortes. «Das ist ein Pharrer, das ist ein pastor!» disaient les soldats en me montrant du doigt en en faisant mine, qui de me mettre en joue, qui de me faire une boutonnière avec leur baïonnette. J'avais en effet mauvais nom; j'étais accusé d'avoir tué trois officiers et d'avoir excité la population contre l'armée allemande. Que de fois on me fouilla après m'avoir fait lever les mains!

Le matin vers 6 heures (samedi 8 août), flanqué de mon facteur, on me fit sortir de la gendarmerie. Par dérision, un soldat m'enfonça violemment un képi de gendarme dans la tête; un autre, d'un solide coup de poing, le fit voler au milieu de la chambre; un troisième plus humain me coiffa d'un chapeau de civil. Je ne fus pas trop mécontent de son geste, étant donné que j'avais dû quitter Louveigné sans coiffure. Or, quelques mots d'allemand que j'avais pu saisir, m'avaient appris que l'on devait faire route vers Liège.

Au risque de paraître quelque peu ridicule, je gardai mon couvre-chef d'occasion.

Après avoir assisté pendant une heure au défilé des cavaliers et des fantassins, mon tour vint d'emboîter le pas.

Ici se place un détail plutôt «rigolo»:

Un soldat, aux frêles épaules sans doute, me trouvant encore assez gaillard, me mit tout simplement son sac au dos, fardeau que je conservai jusqu'au moment où les ruines fumantes de mon pauvre Louveigné se présentèrent à mes yeux.

En cours de route, je fus naturellement le point de mire de toutes les grossièretés. Une soldatesque sans retenue aucune me bouscula fréquemment, m'étendit par terre, me bourra de coups de pieds, de coups de poings, et souilla ma soutane de crachats.

Je passe sous silence un détail que ma plume se refuse à

écrire.

Je m'attendais très sérieusement à ma dernière heure, car le colonel VON FONSON, m'ayant demandé si j'étais bien le curé de Louveigné, m'avait fait entendre que «mon affaire» était loin d'être claire.

«C'est très dangereux», m'avait-il déclaré. Je n'eus pas un battement pour la cause, parce que, pour autant que la faiblesse humaine le permettait, j'étais prêt à paraître devant le Souverain Juge.

Arrivés à Louveigné, mon compagnon et moi, après avoir été placés au milieu des cadavres de la Forge, nous entendîmes le colonel VON FONSON nous adresser ces solennelles paroles: «Vous pouvez rentrer chez vous!».

Chemin faisant, je fis la rencontre d'une vingtaine de paroissiens, gardés par autant de soldats. À voir leur figure décomposée, j'acquis la conviction qu'ils s'attendaient à être traités comme les victimes du massacre de la Forge. Mais, Dieu soit béni, ils eurent plus de peur que de mal. On les conduisit jusqu'au château des FARVES où à genoux ils durent assister au défilé des troupes venues de Theux. Après cette humiliation, on leur rendit la liberté.

Un désappointement m'attendait au presbytère. J'eus beau héler ma ménagère et m'enquérir d'elle chez mes voisins, personne ne savait ce qu'elle était devenue.

Je me trouvai dans un embarras bien compréhensible: ma maison étant le rendez-vous continu des officiers et des soldats. Enfin, une heure après, elle revint. Intimement convaincue que j'étais parti pour un monde meilleur, elle s'était rendue chez mon confrère des Forges pour lui demander une ligne de conduite. Des personnes de Louveigné, qui fuyaient vers ce village, lui ayant assuré que j'étais sain et sauf, elle avait fait diligence pour regagner le presbytère.

L'après-midi se passa sans incident.

Le dimanche (9 août), je célébrai deux messes comme d'habitude, mais devant combien peu de personnes! Quelques femmes seulement osèrent sortir de chez elle. Je me disposai à prendre un peu de nourriture, quand un capitaine d'artillerie m'arriva en coup de vent, le revolver au poing. Il m'enjoignit de rassembler une dizaine d'hommes pour enterrer les malheureuses victimes de la fusillade des jours précédents.

Trouver dix hommes au centre de Louveigné n'était pas chose commode. Le petit village en effet était désert. Je parvins néanmoins à en dénicher quelques-uns chez le notaire DELVAUX.

Voici leurs noms: L'abbé FOURGON, le notaire Toussaint LÉONARD, Henri SOUKA, Alphonse HOTCHAMPS et Simon DEJONG père.

Tandis qu'ils s'acquittaient de cette besogne, j'étais fais prisonnier sur la route de Fraipont, où mon confrère ne tarda pas à venir partager mon sort.

Prêtre caduc et souffrant, il fut laissé en paix. Quant à moi, honoré d'une escorte d'une dizaine de soldats, je dus me rendre sur la Heid pour informer les habitants qu'ils avaient à évacuer leurs demeures, celles-ci devant être bombardées. Les pauvres habitants avaient recueilli une foule de fugitifs de Louveigné-Centre.

Voyant arriver les Allemands, ils gagnèrent les bois à toutes jambes. J'eus toutes les peines du monde à les faire approcher.

«N'ayez nulle crainte, leur criai-je, je suis votre curé!». Je leur fis le peu agréable message et leur conseillai de

prendre, soit la direction de Fraipont, soit celle d'Andoumont.

La menace de bombardement ne fut heureusement pas mise à exécution. La nuit se passa sans fâcheux incident.

Mon confrère et moi cependant, nous devions subir une nouvelle humiliation. Nous dûmes passer la nuit, liés à un poteau, la corde au cou et aux pieds!

Le matin (lundi 10 août), on nous rendit la liberté. Hélas, celle-ci ne devait pas être de longue durée. J'avais à peine déjeuné qu'une dizaine de soldats cernaient la maison. Ils se disaient porteurs d'un ordre déclarant la population masculine de Louveigné prisonnière. Il n'y avait pas à parlementer.

L'abbé JOURGON et moi avions immédiatement à vider les lieux.

Les Allemands ordonnèrent à ma ménagère de les conduire dans toutes les chambres. Ayant aperçu mon petit coffre-fort, ils le brisèrent à coups de marteau et s'emparèrent de tout le contenu. Après quoi, ils incendièrent ma maison. J'étais donc sur le pavé, sans toit et dénué de tout, vêtu de mes habits les plus usés. Ma ménagère, heureusement, avait pu sauver son avoir, une somme de 320 francs qui me servirent à faire face aux premières nécessités.

La place de l'Église fut alors le théâtre d'une scène émouvante. Les soldats firent sortir de leurs demeures tous les hommes qu'ils purent trouver au centre de Louveigné et dans les hameaux du Trôleux et de la China.

Tous les vieillards, tous les infirmes, tous les malades furent arrachés de leurs maisons. Le vieux Jean LÉONARD, pris de crise cardiaque, gisait haletant par terre, s'écriant en se découvrant la poitrine: «Tuez-moi, mais ne me faites pas souffrir.»

Le vieux JACQUES de Beaufays, impotent, sachant à peine se soutenir à l'aide d'une canne, fut poussé en avant. Camille MAES, un misérable, malade depuis longtemps, fut arraché de son lit et traîné sur la place. Le vieux Lambert BONESIRE, rentré en enfance depuis des années, et dont le plus jeune fils avait péri dans la fusillade de la Forge, dut être soutenu pour pouvoir avancer. Les femmes et les enfants jetaient des cris de détresse! Nous étions une bonne cinquantaine d'hommes quand on nous conduisit, baïonnette au canon, dans une prairie située non loin de la maison du Juge de paix.

On me prit à part, et me fit passer devant une espèce de conseil de guerre. Celui-ci voulait à tout prix que j'avouasse avoir tué trois officiers et excité la population contre les Allemands.

On me conduisit dans un chemin écarté pour être fusillé. Il faut croire que ma dernière heure ne devait pas sonner, car on me mit deux seaux en mains et on me fit chercher de l'eau pour les chevaux. Chemin faisant, je fus poussé dans un ruisseau; n'ayant pas de vêtement de rechange, j'étais bien à plaindre.

Ce bain forcé m'occasionna une névralgie très tenace que je conservai plusieurs mois.

L'heure de midi sonna, mais on ne nous fit pas la gentillesse de nous offrir à dîner. Vers 2 heures, on nous fit prendre pelles et pioches et on nous fit procéder à l'enfouissement des cadavres d'animaux.

Des chevaux, des porcs, des chiens, des chats, des poules avaient péri, faute de soins et étaient déjà dans un état voisin de la putréfaction. Bête noire des Allemands, c'était à moi qu'il incombait le soin de ramasser ces ordures et

d'être le premier à la besogne.

Ce peu régalant travail terminé, on nous conduisit derrière le manège de la gendarmerie où, à la tombée de la nuit on nous donna un bol contenant de l'eau de riz et deux pommes de terre. Tous nous logeâmes à la belle étoile.

Le matin à 6 heures (mardi 11 août), nous nous mîmes en route avec la troupe. On nous dirigea sur Bindeff et Sendrogne.

En cours de route, on lâcha les moins valides. Quant à nous, nous dûmes marcher jusqu'au Hornay, dans la direction de Beaufays, où on nous rendit la liberté.

Toujours de bel appétit, mon premier soin fut d'entrer dans la première maison que je rencontrai, d'y manger un morceau de pain et d'y prendre un peu de tabac. Un peu ragailardi, je descends sur Fond-Leval où je m'achetai une paire de souliers, ceux dont j'étais chaussé étant dans un piteux état par suite de mes longues courses et du bain forcé dans le ruisseau de la China.

Quoique sans logis, je voulais quand même me réinstaller dans ma paroisse.

Je pris le chemin de Damré en compagnie d'Alexandre LYON, de Joseph LECLERCQ et de Joseph MAQUET qu'en cours de route j'avais rencontrés.

Mais ô calamité! nous étions presque à Louveigné lorsque nous nous heurtâmes à une patrouille de cavaliers qui nous ordonna de la conduire à Sprimont.

Arrivé là, nous nous disposions à prendre congé de notre escorte, quand force nous fut de la conduire jusque Martinrive. En vue de ce joli endroit situé sur les bords de l'Amblève, on nous permit de reprendre le chemin du retour. Nous redescendîmes sur Sprimont par la route de Florzé. Mes compagnons cherchant un abri dans ces parages, je voulus, seul, me diriger vers Louveigné. Mais en passant par Sprimont, je rencontrai un brave homme du nom de Henri MARTIN qui me dissuada de rentrer à Louveigné, en me faisant remarquer le danger nouveau auquel j'allais derechef m'exposer. Il m'offrit de m'accompagner jusque chez mon confrère de Deigné. Après quelques hésitations, j'acceptai son offre. En passant par Hotchamp, je vis venir à moi une foule de paroissiens qui s'étaient réfugiés dans ce paisible hameau.

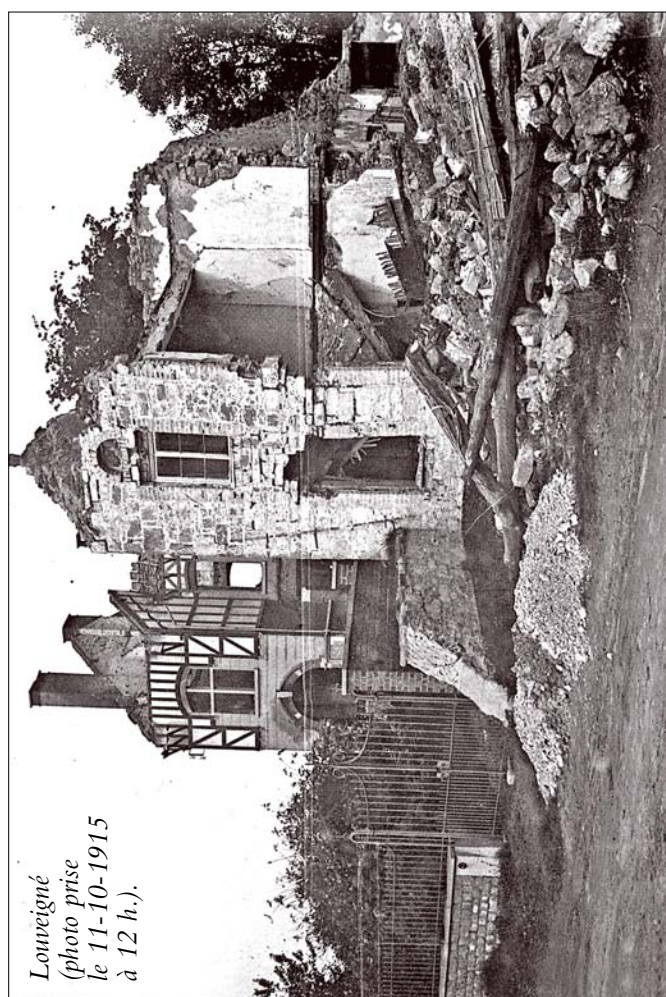
J'eus le cœur gros en entendant mes deux jeunes paroissiennes Marie et Jeanne SLUSE me demander des nouvelles de leur père tombé, comme nous l'avons vu plus haut, dans l'échauffourée de la Forge.

N'osant leur faire part de cette pénible nouvelle, je leur dis que, selon toute probabilité, leur père comme tant d'autres se tenait caché dans les bois. A midi (mardi 11 août), j'étais chez mon confrère de Deigné qui m'accueillit avec la meilleure grâce du monde. Je trouvai chez lui bon gîte et excellente nourriture. Je goûtais au repos bien mérité chez mon vieil ami, l'abbé LAMBERT, quand un de ses paroissiens, Joseph LEMORT, m'arriva porteur d'une gentille lettre des demoiselles DEL MARMOL de Chaityfontaine qui, ayant appris mon triste état, m'offraient l'hospitalité. J'acceptai leur invitation avec reconnaissance et pris place dans un confortable garni du château. Je restai quelques semaines à Chaityfontaine où je disais la messe les lundi, mardi et mercredi; tous les autres jours je la disais à Louveigné.

Ici se terminent les tribulations du malheureux village.

(Texte extrait du journal «Gazette de Liège» les 5 et 6 mai 1919.)

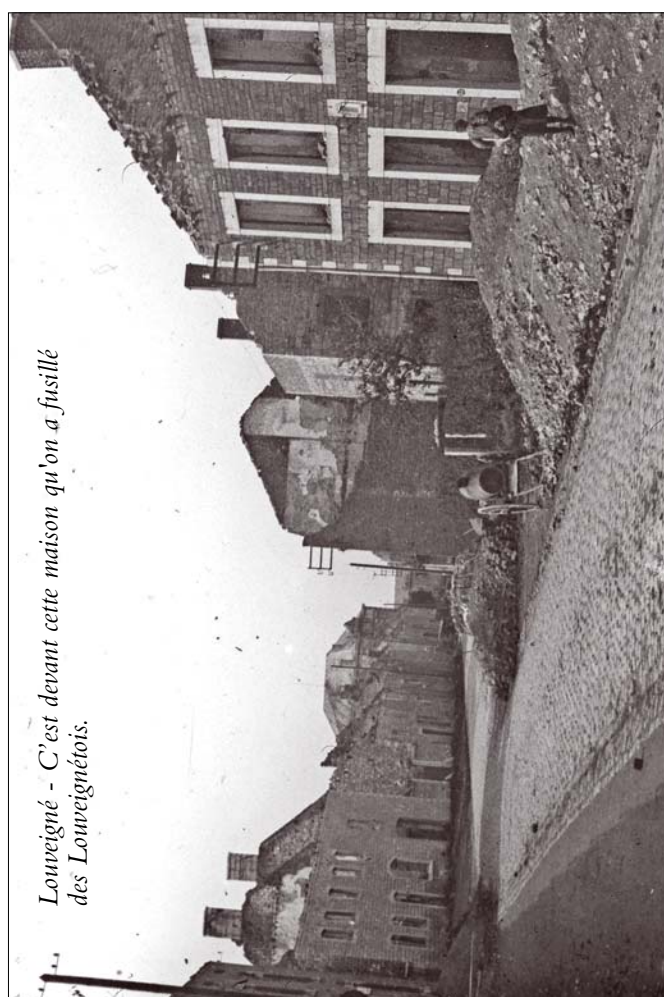




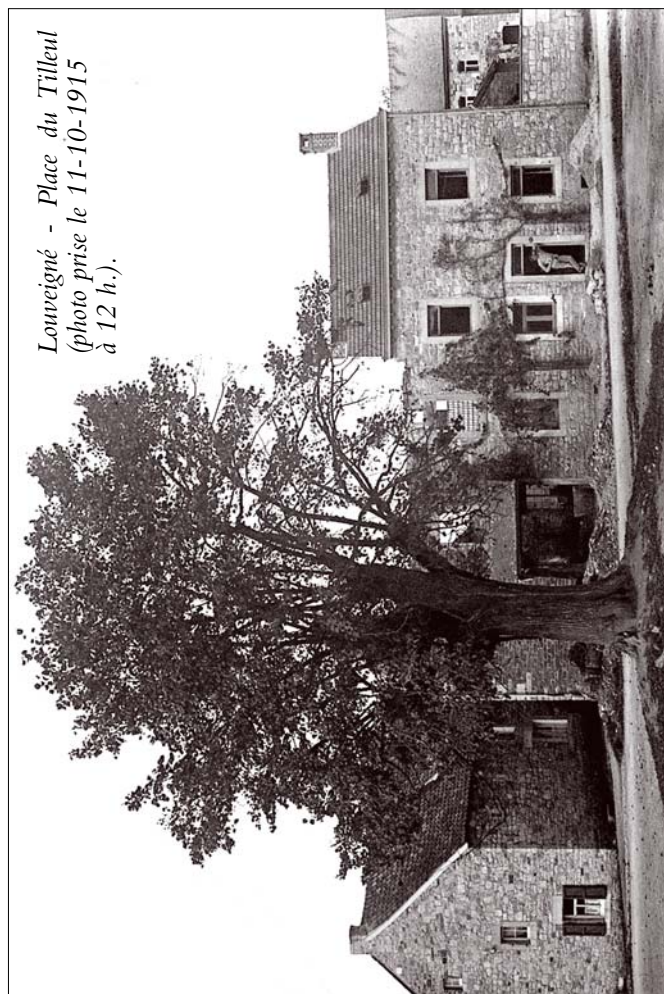
Louveigné  
(photo prise  
le 11-10-1915  
à 12 h.).



Louveigné - En 1915.



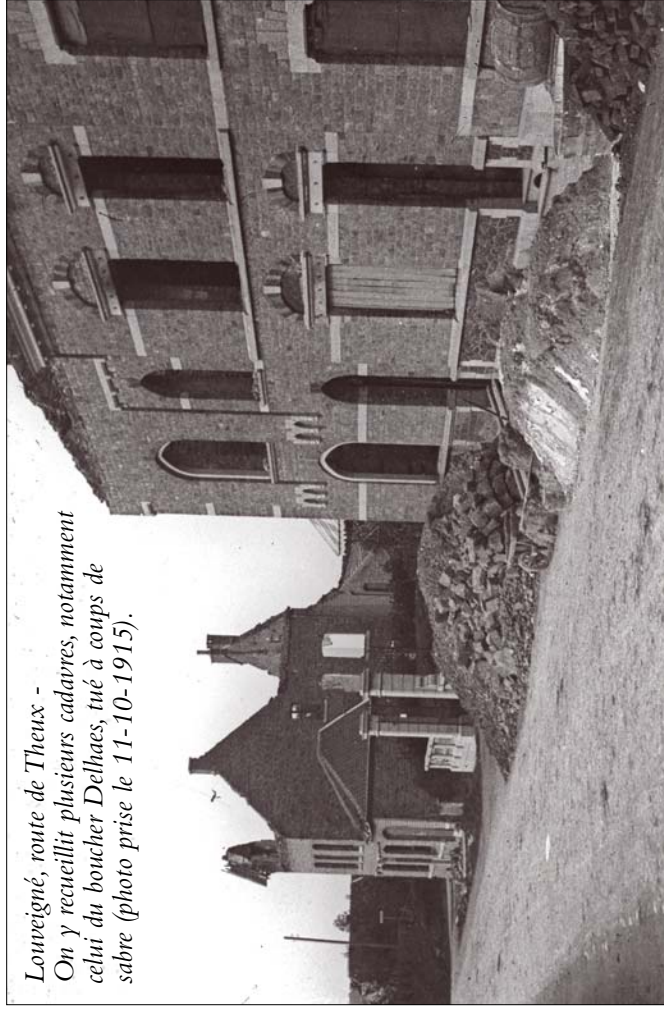
Louveigné - C'est devant cette maison qu'on a fusillé  
des Louveignéois.



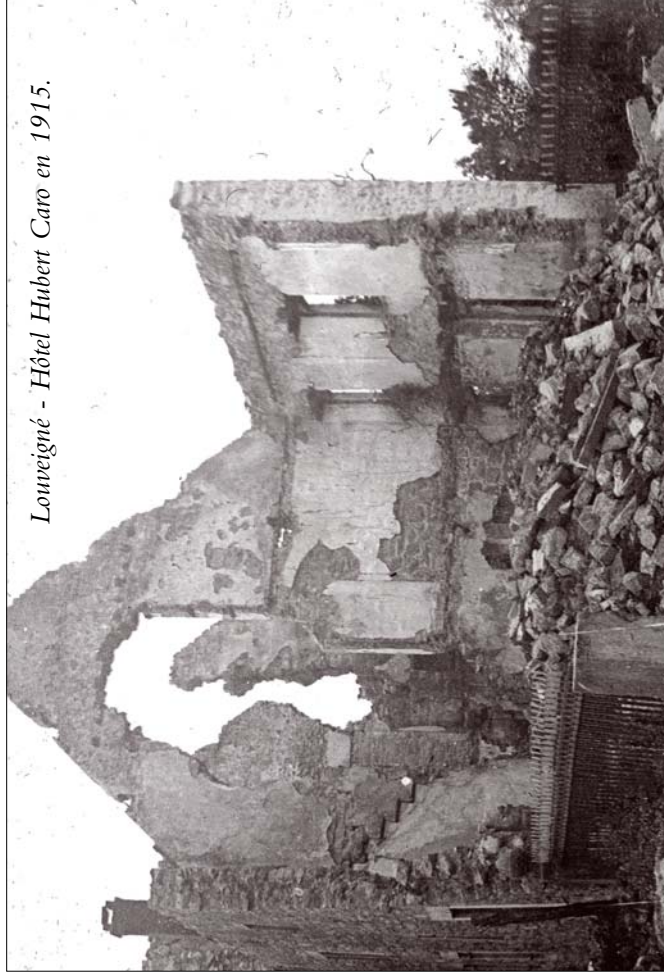
Louveigné - Place du Tilleul  
(photo prise le 11-10-1915  
à 12 h.).



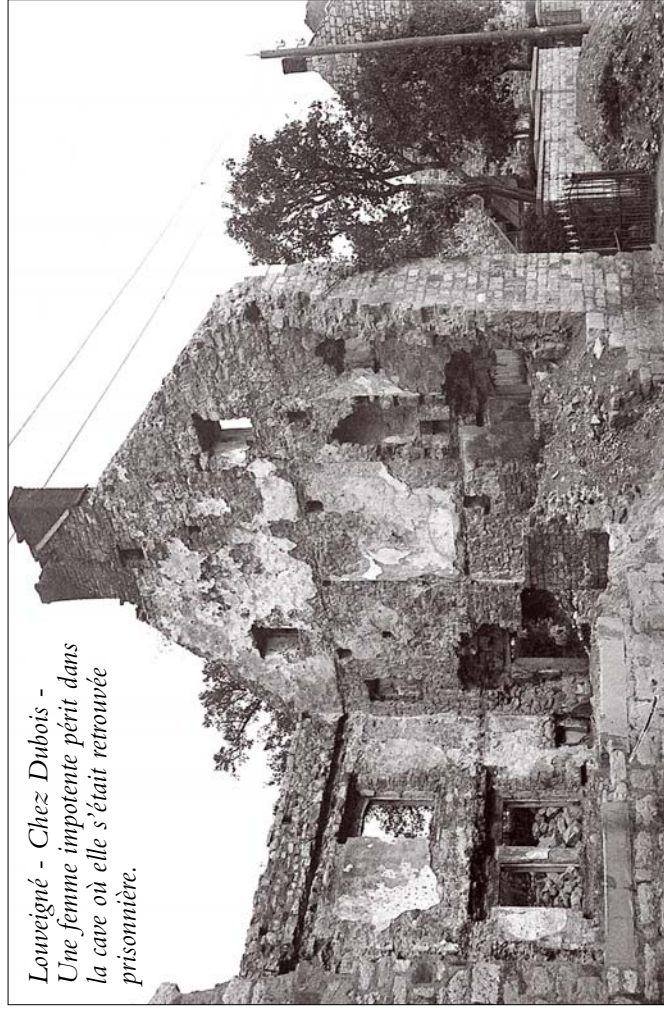
Louveigné, route de Theux -  
On y recueillit plusieurs cadavres, notamment  
celui du boucher Delhaes, tué à coups de  
sabre (photo prise le 11-10-1915).



Louveigné - Hôtel Hubert Caro en 1915.



Louveigné - Chez Dubois -  
Une femme impotente périt dans  
la cave où elle s'était retrouvée  
prisonnière.



Louveigné - Maison du boucher Delhaes.

